



Alexandre Dumas  
*Le Comte de  
Monte-Cristo*

CLASSIQUES  
TEXTE ABRÉGÉ

### *Le livre*

Le jeune Edmond Dantès semble promis au bonheur et à une brillante carrière quand, soudain, tout s'écroule. Du jour au lendemain, il est arrêté comme conspirateur et enfermé au château d'If pour y croupir jusqu'à la fin de ses jours. Sa faute ?

S'être attiré la jalousie de deux rivaux. Sa malchance ? Avoir affaire à un magistrat arriviste et malhonnête.

Mais, au bout de quatorze ans, Dantès s'évade et reparait pour châtier les trois misérables responsables de ses malheurs...

### *L'auteur*

Alexandre Dumas (1802-1870). D'abord clerc de notaire, puis commis au secrétariat du duc d'Orléans, il devint l'écrivain le plus fertile et le plus lu de son temps. Aidé de plusieurs collaborateurs, il publia près de 300 ouvrages dont certains, tel *Les trois mousquetaires*, sont encore aujourd'hui aussi populaires que de son vivant. Il eut une vie brillante et fastueuse, fut directeur de théâtre, fonda des journaux éphémères et, malgré des gains fabuleux, se trouva ruiné à la fin de sa vie.

Alexandre Dumas

Le comte de  
Monte-Cristo

Abrégé par Boris Moissard

Classiques  
Texte abrégé

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

## Marseille. – L'arrivée

Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde signala le trois-mâts le *Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples.

Ce bâtiment s'avancait, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord ; et près du pilote qui s'apprêtait à diriger le *Pharaon* par l'étroite entrée du port de Marseille était un jeune homme qui surveillait chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de sorte qu'il sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du *Pharaon*.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment.

– Ah! c'est vous, Dantès! cria l'homme à la barque; qu'est-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord?

– Un grand malheur, monsieur Morrel! répondit le jeune homme. À la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

– Et comment ce malheur est-il donc arrivé?

– Mon Dieu, de la façon la plus imprévue: après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit; trois jours après, il était mort... Et

maintenant, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre.

– Eh bien, monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez déjà le malheur, n'est-ce pas ?

– Oui, oui. Pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme !

– Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

– Mais, dit l'armateur suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien en homme qui n'a besoin de demander des conseils à personne.

– Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune et cela ne doute de rien. À peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille.

– Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

Danglars fit un pas en arrière.

– Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à l'île d'Elbe.

– Pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère, qui m'avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand.

Morrel regarda autour de lui, et tira Dantès à part.

– Et comment va l'Empereur ? demanda-t-il vivement.

- Bien, autant que j’aie pu en juger par mes yeux.
- Et vous lui avez parlé?
- C’est-à-dire que c’est lui qui m’a parlé, monsieur, dit Dantès en souriant.

Le jeune homme s’éloigna, et, comme il s’éloignait, Danglars se rapprocha.

– Eh bien! demanda-t-il, il paraît qu’il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo?

– D’excellentes, mon cher monsieur Danglars.

– À propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui?

– À moi, non! En avait-il donc une?

– Je croyais qu’outre le paquet, le capitaine Leclère lui avait confié une lettre.

– Il ne m’en a point parlé, dit l’armateur.

Danglars réfléchit un instant.

– Alors, monsieur Morrel, je vous prie, dit-il, ne parlez point de cela à Dantès, je me serai trompé.

## Le père et le fils

Laissons Danglars essayer de souffler contre son camarade quelque maligne supposition à l’oreille de l’armateur, et suivons Dantès, qui, après avoir parcouru la Canebière dans toute sa longueur, s’arrête devant une porte entrebâillée, qui laisse voir jusqu’au fond d’une petite chambre.

Cette chambre était celle qu’habitait le père de Dantès.

– Mon père, mon bon père!

Le vieillard jeta un cri et se retourna; puis, voyant son fils, il se laissa aller dans ses bras, tout tremblant et tout pâle.

– Qu’as-tu donc, père, s’écria le jeune homme inquiet; serais-tu malade?

– Non, mon cher Edmond, mon fils! non; mais je ne

t'attendais pas, et la joie, le saisissement de te revoir ainsi à l'improviste... ah! mon Dieu! il me semble que je vais mourir!

– Voyons, voyons! dit le jeune homme, un verre de vin, mon père, cela vous ranimera; où mettez-vous votre vin?

Et il ouvrit deux ou trois armoires.

– Inutile... dit le vieillard, il n'y a plus de vin.

– Cependant, balbutia Dantès, je vous avais laissé deux cents francs, il y a trois mois, en partant.

– Oui, oui, Edmond, c'est vrai; mais tu avais oublié en partant une petite dette chez le voisin Caderousse: il me l'a rappelée, en me disant que si je ne payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morrel. Alors, tu comprends, de peur que cela te fit du tort... j'ai payé, moi.

– Oh! mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi! s'écria Edmond en se jetant à genoux devant le bonhomme.

Et il vida sur la table ses poches, qui contenaient une douzaine de pièces d'or.

– Doucement, doucement, dit le vieillard en souriant; avec ta permission, j'userai modérément de ta bourse; on croirait, si l'on me voyait acheter trop de choses à la fois, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

– Fais comme tu voudras; mais, avant toute chose, prends une servante, père; je ne veux plus que tu restes seul. Mais chut! voici quelqu'un.

On vit apparaître, encadrée par la porte du palier, la tête noire et barbue de Caderousse. C'était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans; il tenait à sa main un morceau de drap qu'en sa qualité de tailleur il s'appropriait à changer en un revers d'habit.

– Eh! te voilà donc revenu, Edmond? dit-il avec un accent marseillais des plus prononcés et avec un large sourire.

– Comme vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit, répondit Dantès.

- Ce bon Caderousse, dit le vieillard, il nous aime tant !
- Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore, attendu que les honnêtes gens sont rares ! Mais il paraît que tu reviens riche, garçon ? Tant mieux, tant mieux ! cela fera plaisir à tous les anciens amis, et je sais quelqu'un là-bas, derrière la citadelle de Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché.
- Mercédès, dit le vieillard.
- Oui, mon père, reprit Dantès, et maintenant que je vous ai vu, que je sais que vous vous portez bien et que vous avez tout ce qu'il vous faut, je vous demanderai la permission d'aller faire visite aux Catalans.
- Va, mon enfant, va, dit le vieux Dantès, et que Dieu te bénisse dans ta femme comme il m'a béni dans mon fils !
- J'y vais, dit Edmond.
- Il embrassa son père, salua Caderousse d'un signe et sortit.
- Caderousse resta un instant encore ; puis, prenant congé du vieux Dantès, il descendit à son tour et alla rejoindre Danglars, qui l'attendait au coin de la rue Senac.
- Eh bien ! dit Danglars. T'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?
- Il en parle comme s'il l'était déjà.
- Et il est toujours amoureux de la belle Catalane ?
- Amoureux fou. Il y est allé, mais ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.
- Explique-toi.
- Eh bien, j'ai vu que toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient accompagnée d'un grand gaillard de Catalan, qu'elle appelle « mon cousin ».
- Ah vraiment ! et crois-tu que ce cousin lui fasse la cour ?
- Je le suppose : que diable peut faire un grand garçon de vingt et un ans à une belle fille de dix-sept ?

## Les Catalans

Il faut que nos lecteurs nous suivent et entrent avec nous dans une de ces maisons auxquelles le soleil a donné au-dehors cette belle couleur feuille morte particulière aux monuments du pays, et au-dedans une couche de badigeon, cette teinte blanche qui forme le seul ornement des *posadas* espagnoles.

Une belle jeune fille aux cheveux noirs, aux yeux veloutés, se tenait debout adossée à une cloison.

À trois pas d'elle, assis sur une chaise qu'il balançait d'un mouvement saccadé, un grand garçon la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit; ses yeux interrogeaient, mais le regard ferme et fixe de la jeune fille dominait son interlocuteur.

– Voyons, Mercédès, disait le jeune homme, voici Pâques qui va revenir, c'est le moment de faire une noce, répondez-moi!

– Je vous ai répondu cent fois, Fernand, et il faut en vérité que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger encore!

– Mercédès! cria une voix joyeuse au-dehors de la maison, Mercédès!

– Ah! s'écria la jeune fille en rugissant de joie et en bondissant d'amour, tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puisque le voilà!

Et elle s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit en s'écriant:

– À moi, Edmond! me voici.

Edmond aperçut la figure sombre de Fernand, qui se dessinait dans l'ombre, menaçante; le jeune Catalan tenait la main sur le couteau passé à sa ceinture.

– Ah! pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil, je n'avais pas remarqué que nous étions trois.

Puis, se tournant vers Mercédès:

– Qui est monsieur? demanda-t-il.

– Monsieur sera votre meilleur ami, Dantès, car c’est mon ami à moi, c’est mon cousin, c’est mon frère, c’est Fernand, c’est-à-dire l’homme qu’après vous, Edmond, j’aime le plus au monde, ne le reconnaissez-vous pas ?

Et à ces mots la jeune fille fixa son visage impérieux sur le Catalan, qui, comme s’il eût été fasciné par ce regard, s’approcha lentement d’Edmond et lui tendit la main.

Mais à peine eut-il touché la main d’Edmond qu’il s’élança hors de la maison.

– Eh ! le Catalan ! eh, Fernand ! où cours-tu ? dit une voix.

Le jeune homme s’arrêta et aperçut Caderousse attablé avec Danglars sous un berceau de feuillage.

Fernand essuya la sueur qui ruisselait de son front et entra lentement sous la tonnelle, dont l’ombrage sembla rendre un peu de calme à ses sens. Et il tomba plutôt qu’il ne s’assit sur un des sièges qui entouraient la table.

– Ah ! vois-tu, Danglars, dit Caderousse en faisant signe de l’œil à son ami : Fernand, que tu vois, et qui est un bon et brave Catalan, un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d’une belle fille qu’on appelle Mercédès ; mais malheureusement il paraît que la belle fille de son côté est amoureuse du second du *Pharaon* ; et comme le *Pharaon* est entré aujourd’hui même dans le port, tu comprends ?

Danglars enveloppait d’un regard perçant le jeune homme, sur le cœur duquel les paroles de Caderousse tombaient comme du plomb fondu.

– Et à quand la noce ? demanda-t-il.

– Oh ! elle n’est pas encore faite ! murmura Fernand.

– Non, mais elle se fera, dit Caderousse, aussi vrai que Dantès sera capitaine du *Pharaon*, n’est-ce pas, Danglars ?

Danglars tressaillit à cette atteinte inattendue, et se retourna vers Caderousse, dont à son tour il étudia le visage pour voir si le coup était prémédité ; mais il ne lut rien que l’envie sur ce visage déjà presque hébété par l’ivresse.

– Eh bien, dit-il en remplissant les verres, buvons donc au capitaine Edmond Dantès, mari de la belle Catalane!

Caderousse porta son verre à sa bouche d'une main alourdie et l'avalâ d'un trait. Fernand prit le sien et le brisa contre terre.

– Eh, eh, eh! dit Caderousse, qu'aperçois-je donc là-bas, au haut de la butte, dans la direction des Catalans? Regarde donc, Fernand, tu as meilleure vue que moi, je crois que je commence à voir trouble, et tu le sais, le vin est un traître: on dirait de deux amants qui marchent côte à côte et la main dans la main. Et les voilà qui s'embrassent!

Danglars regarda successivement ces deux hommes: l'un abruti par l'ivresse, l'autre dominé par l'amour.

– Je ne tirerai rien de ces niais-là, murmura-t-il. Voici un envieux qui se grise avec du vin, tandis qu'il devrait s'enivrer de fiel, voici un grand imbécile à qui on vient de prendre sa maîtresse sous son nez, et qui se contente de pleurer. Décidément, le destin d'Edmond l'emporte, il épousera la belle fille, il sera capitaine et se moquera de nous; à moins que je ne m'en mêle.

– Holà! continuait de crier Caderousse à moitié levé et les poings sur la table, holà, Edmond! tu ne vois donc pas les amis, ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler? Eh! bonjour, madame Dantès.

Mercédès salua gravement.

– Ce n'est pas encore mon nom, dit-elle, et dans mon pays cela porte malheur d'appeler les filles du nom de leur fiancé; appelez-moi donc Mercédès, je vous prie.

– Il faut lui pardonner, à ce bon voisin Caderousse, dit Dantès, il se trompe de si peu de chose!

– Ainsi, la noce va avoir lieu incessamment, monsieur Dantès? dit Danglars en saluant les deux jeunes gens.

– Le plus tôt possible; aujourd'hui tous les accords chez le papa Dantès, et demain ou après-demain, le dîner des fian-

çailles, ici, à la Réserve. Les amis y seront, je l'espère; vous êtes invité, monsieur Danglars; tu en es, Caderousse.

– Et Fernand, dit Caderousse, Fernand en est-il aussi?

– Le frère de ma femme est mon frère, dit Edmond, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi, s'écarter de nous dans un pareil moment.

Fernand ouvrit la bouche pour répondre; mais la voix expira dans sa gorge, et il ne put articuler un seul mot.

## Complot

Danglars suivit Edmond et Mercédès des yeux jusqu'à ce que les deux amants eussent disparu à l'un des angles du fort Saint-Nicolas; puis, se retournant alors, il aperçut Fernand, qui était retombé pâle et frémissant sur sa chaise, tandis que Caderousse balbutiait les paroles d'une chanson à boire.

– Ah çà! mon cher monsieur, dit Danglars à Fernand, voilà un mariage qui ne me paraît pas faire le bonheur de tout le monde.

– Il me désespère, dit Fernand.

– Et vous êtes là à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose!

– Je voulais poignarder *l'homme*, mais la femme m'a dit que, s'il arrivait malheur à son fiancé, elle se tuerait.

– Voyons, dit Danglars, vous me paraissez un gentil garçon, et je voudrais vous tirer de peine; pour vous tirer de peine il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez; et le mariage peut très bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure. Supposez qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

– Oui, mais on sort de prison, dit Caderousse, et quand

on est sorti de prison et qu'on s'appelle Edmond Dantès, on se venge.

– Qu'importe! murmura Fernand. Mais, le moyen... le moyen?

– Garçon, dit Danglars, une plume, de l'encre et du papier!

Le garçon prit le papier, l'encre et la plume, et les déposa sur la table du berceau.

– Je disais donc, reprit Danglars, que si, après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste...

Et Danglars, joignant l'exemple au précepte, écrivit de la main gauche les lignes suivantes, qu'il passa à Fernand: «Monsieur le procureur du roi est prévenu par un ami du trône, que le nommé Edmond Dantès, second du navire le *Pharaon* arrivé ce matin de Smyrne, a été chargé, par Murat, d'une lettre pour l'usurpateur, et, par l'usurpateur, d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant; car on trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine à bord du *Pharaon*.»

– À la bonne heure, continua Danglars; ainsi votre vengeance aurait le sens commun, car d'aucune façon elle ne pourrait retomber sur vous, et la chose irait toute seule; il n'y aurait plus qu'à plier cette lettre, comme je le fais, et à écrire dessus: «À monsieur le procureur royal.» Tout serait dit.

Et Danglars écrivit l'adresse en se jouant.

– Oui, tout serait dit, s'écria Caderousse, qui comprenait d'instinct tout ce qu'une pareille dénonciation pourrait entraîner de malheur; seulement, ce serait une infamie.

– Aussi, dit Danglars, ce que je dis, c'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâché qu'il arrivât quelque chose à ce bon Dantès! Aussi, tiens...

Il prit la lettre, la froissa dans ses mains et la jeta dans un coin de la tonnelle.

- Rentrons, dit Caderousse. Viens-tu, Fernand?
- Non, dit Fernand, je retourne aux Catalans, moi.
- Viens, Danglars, et laissons monsieur rentrer aux Catalans, puisqu'il le veut.

Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, Danglars se retourna et vit Fernand se précipiter sur le papier qu'il mit dans sa poche ; puis aussitôt, s'élançant hors de la tonnelle, le jeune homme tourna du côté du Pillon.

– Allons, allons, murmura Danglars, je crois que maintenant la chose est bien lancée, et qu'il n'y a plus qu'à la laisser marcher toute seule.

### Le repas des fiançailles

Le lendemain fut un beau jour. Le repas avait été préparé au premier étage de cette même Réserve avec la tonnelle de laquelle nous avons déjà fait connaissance.

Ni Mercédès ni Edmond ne voyaient le mauvais sourire de Fernand. Les pauvres enfants étaient si heureux qu'ils ne voyaient qu'eux seuls et le beau ciel pur qui les bénissait.

Dès que les fiancés et ceux qui les accompagnaient furent en vue de la Réserve, M. Morrel s'avança au-devant d'eux, suivi des matelots auxquels il avait renouvelé la promesse déjà faite à Dantès qu'il succéderait au capitaine Leclère. L'armateur et la jeune fille donnèrent l'exemple en montant les premiers l'escalier de bois qui conduisait à la chambre où le dîner était servi, et qui cria pendant cinq minutes sous les pas pesants des convives.

– Mon père, dit Mercédès en s'arrêtant au milieu de la table, vous à ma droite, je vous prie ; quant à ma gauche, j'y mettrai celui qui m'a servi de frère, ajouta-t-elle avec une douceur qui pénétra au plus profond du cœur de Fernand comme un coup de poignard.

Dantès avait exécuté la même manœuvre, à sa droite il avait mis M. Morrel, à sa gauche Danglars ; puis de la main il avait fait signe à chacun de se placer à sa fantaisie.

Fernand se tourmentait sur sa chaise, tressaillait au moindre bruit, et de temps en temps essayait de larges plaques de sueur qui perlaient sur son front.

– Ma foi, dit Dantès, voisin Caderousse, Mercédès n’est point encore ma femme, c’est vrai... (Il tira sa montre.) Mais, dans une heure et demie, elle le sera !

– Dans une heure ! dit Danglars pâissant lui-même ; et comment cela ?

– Oui, mes amis, répondit Dantès, grâce au crédit de M. Morrel, l’homme après mon père auquel je dois le plus au monde, toutes les difficultés sont aplanies. À deux heures et demie le maire de Marseille nous attend à l’Hôtel de Ville.

Fernand ferma les yeux ; un nuage de feu brûla ses paupières ; il s’appuya à la table pour ne pas défaillir.

– Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles, dit Danglars, est tout bonnement un repas de noces.

Danglars, qui ne perdait pas de vue Fernand assis sur le rebord de la fenêtre, le vit se lever comme par un mouvement convulsif ; presque au même instant, le retentissement d’un pas pesant, une rumeur confuse de voix mêlées à un cliquetis d’armes attirèrent l’attention générale qui se manifesta par un silence inquiet.

Le bruit s’approcha ; trois coups retentirent dans le panneau de la porte ; chacun regarda son voisin d’un air étonné.

– Au nom de la loi ! cria une voix vibrante.

Aussitôt la porte s’ouvrit, et un commissaire, ceint de son écharpe, entra dans la salle, suivi de quatre soldats armés.

– Edmond Dantès, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête !

– Vous m’arrêtez ! dit Edmond avec une légère pâleur, mais pourquoi m’arrêtez-vous ?

– Je l’ignore, monsieur, mais votre premier interrogatoire vous l’apprendra.

– Ah çà! qu’est-ce que cela signifie? demanda en fronçant le sourcil Caderousse à Danglars qui jouait la surprise.

– Le sais-je, moi! dit Danglars; je suis comme toi: je vois ce qui se passe, je n’y comprends rien, et je reste confondu.

Caderousse chercha des yeux Fernand: il avait disparu.

Dantès descendit l’escalier, précédé du commissaire de police et entouré par les soldats; une voiture dont la portière était tout ouverte attendait à la porte, il y monta; deux soldats et le commissaire montèrent après lui; la portière se referma, et la voiture reprit le chemin de Marseille.

– Adieu, Dantès, adieu, Edmond! s’écria Mercédès en s’élançant sur la balustrade.

Le prisonnier entendit ce dernier cri, sorti comme un sanglot du cœur déchiré de sa fiancée, il passa la tête par la portière, cria: Au revoir, Mercédès! et disparut à l’un des angles du fort Saint-Nicolas.

Bientôt cette rumeur, que Dantès venait d’être arrêté comme agent bonapartiste, se répandit par toute la ville.

– Eussiez-vous cru cela, mon cher Danglars? dit M. Morrel en rejoignant son agent comptable et Caderousse, car il regagnait lui-même la ville en toute hâte, pour avoir quelque nouvelle directe d’Edmond par le substitut du procureur du roi, M. de Villefort, qu’il connaissait un peu, auriez-vous cru cela?

– Dame, monsieur! répondit Danglars, je vous avais dit que Dantès, sans aucun motif, avait relâché à l’île d’Elbe, et cette relâche, vous le savez, m’avait paru suspecte.

– En attendant, dit M. Morrel, voilà le *Pharaon* sans capitaine.

– Eh bien! me voici, monsieur Morrel, dit Danglars; vous savez que je connais le maniement d’un navire.

– Merci, Danglars, dit l’armateur; voilà qui concilie tout.

Prenez le commandement, et surveillez le débarquement : il ne faut jamais que les affaires souffrent.

Et il quitta les deux amis pour prendre le chemin du palais de justice.

### Le substitut du procureur du roi

Rue du Grand-Cours, en face de la fontaine des Méduses, on célébrait aussi le même jour, à la même heure, un repas de fiançailles.

Seulement, au lieu que les acteurs de cette autre scène fussent des gens du peuple, des matelots et des soldats, ils appartenaient à la tête de la société marseillaise.

Un vieillard, décoré de la croix de Saint-Louis, se leva et proposa la santé du roi Louis XVIII à ses convives ; c'était le marquis de Saint-Méran.

— Ils en conviendraient s'ils étaient là, dit la marquise de Saint-Méran, femme à l'œil sec, aux lèvres minces, tous ces révolutionnaires qui nous ont chassés et que nous laissons à notre tour bien tranquillement conspirer, ils en conviendraient, que le véritable dévouement était de notre côté, puisque nous nous attachions à la monarchie croulante, tandis qu'eux, au contraire, saluaient le soleil levant et faisaient leur fortune ; ils en conviendraient, que notre roi, à nous, était bien véritablement Louis le Bien-Aimé, tandis que leur usurpateur, à eux, n'a jamais été que Napoléon le maudit, n'est-ce pas, Villefort ?

— Vous dites, madame la marquise?... Pardonnez-moi, je n'étais pas à la conversation.

— Eh ! laissez ces enfants, marquise, reprit le vieillard qui avait porté le toast ; ces enfants vont s'épouser, et tout naturellement ils ont à parler d'autre chose que de politique.

— Je vous demande pardon, ma mère, dit une jeune et belle

personne aux blonds cheveux, je vous rends M. de Villefort, que j'avais accaparé pour un instant. Monsieur de Villefort, ma mère vous parle.

– On vous pardonne, Renée, dit la marquise. Je disais, Villefort, que les bonapartistes n'avaient ni notre conviction, ni notre enthousiasme, ni notre dévouement.

– Oh! madame, ils ont du moins le fanatisme. Napoléon est le Mahomet de l'Occident; c'est pour tous ces hommes vulgaires, non seulement un législateur et un maître, mais encore c'est un type, le type de l'égalité.

– Savez-vous que ce que vous dites là, Villefort, sent la révolution d'une lieue? Mais je vous pardonne: on ne peut pas être fils de girondin et ne pas conserver un goût de terroir.

– Ma mère, ma mère, dit Renée, vous savez qu'il était convenu qu'on ne parlerait plus de tous ces mauvais souvenirs.

– Madame, répondit Villefort, je me joindrai à Mlle de Saint-Méran pour vous demander bien humblement l'oubli du passé. Moi, je me suis séparé non seulement de l'opinion, mais encore du nom de mon père. Mon père a été ou est même peut-être encore bonapartiste et s'appelle Noirtier; moi je suis royaliste et m'appelle de Villefort.

– Oui, c'est bien, dit la marquise, oublions le passé, je ne demande pas mieux; mais qu'au moins Villefort soit inflexible pour l'avenir. N'oubliez pas, Villefort, que nous avons répondu de vous à Sa Majesté, que Sa Majesté, elle aussi, a bien voulu oublier, à notre recommandation. Seulement, s'il vous tombe quelque conspirateur entre les mains, songez qu'on a d'autant plus les yeux sur vous que l'on sait que vous êtes d'une famille qui peut-être est en rapport avec ces conspirateurs.

– Oh! monsieur de Villefort! dit une jeune et jolie personne, fille du comte de Salvieux et amie de Mlle de Saint-

Méran, tâchez donc d'avoir un beau procès tandis que nous serons à Marseille. Je n'ai jamais vu une cour d'assises, et l'on dit que c'est fort curieux.

En ce moment, et comme si le hasard n'avait attendu que l'émission du souhait pour que ce souhait fût exaucé, un valet entra. Villefort quitta la table et revint quelques instants après, le visage ouvert et les lèvres souriantes.

Renée le regarda avec amour; car, vu ainsi, avec ses yeux bleus, ses favoris noirs qui encadraient son visage, c'était véritablement un beau jeune homme.

– Et pour quelle cause vous dérange-t-on, monsieur? demanda la jeune fille avec une légère inquiétude.

– Il paraît qu'on vient tout simplement de découvrir un petit complot bonapartiste.

– Est-il possible! dit la marquise.

– Voici la lettre de dénonciation.

– Et où est ce malheureux? demanda Renée.

– Il est chez moi.

– Allez, mon ami, dit le marquis, ne manquez pas à vos devoirs pour demeurer avec nous, quand le service du roi vous attend ailleurs.

– Oh! monsieur de Villefort, dit Renée en joignant les mains, soyez indulgent, c'est le jour de vos fiançailles!

Villefort fit le tour de la table, et s'approchant de la chaise de la jeune fille, sur le dossier de laquelle il s'appuya:

– Pour vous épargner une inquiétude, dit-il, je ferai ce que je pourrai, chère Renée; mais, si l'accusation est vraie, il faudra couper cette mauvaise herbe bonapartiste.

Renée frissonna à ce mot *couper*, car cette herbe qu'il s'agissait de couper avait une tête.

*Alexandre Dumas* (1802-1870). D'abord clerc de notaire, puis commis au secrétariat du duc d'Orléans, il devint l'écrivain le plus fertile et le plus lu de son temps. Aidé de plusieurs collaborateurs, il publia près de trois cents ouvrages, dont certains – tels *Les Trois Mousquetaires* ou *Le Collier de la reine* – sont encore aujourd'hui aussi populaires que de son vivant. Il eut une vie brillante et fastueuse, fut directeur de théâtre, fonda des journaux (éphémères) et, malgré des gains fabuleux, se trouva ruiné à la fin de sa vie.

## Table

<u>Marseille. – L'arrivée</u> . . . . .	<u>5</u>
<u>Le père et le fils</u> . . . . .	<u>7</u>
<u>Les Catalans</u> . . . . .	<u>10</u>
<u>Complot</u> . . . . .	<u>13</u>
<u>Le repas des fiançailles</u> . . . . .	<u>15</u>
<u>Le substitut du procureur du roi</u> . . . . .	<u>18</u>
<u>L'interrogatoire</u> . . . . .	<u>21</u>
<u>Le château d'If</u> . . . . .	<u>25</u>
<u>Le petit cabinet des Tuileries</u> . . . . .	<u>31</u>
<u>Les Cent-Jours</u> . . . . .	<u>33</u>
<u>Le prisonnier furieux et le prisonnier fou</u> . . . . .	<u>39</u>
<u>Le numéro 34 et le numéro 27</u> . . . . .	<u>43</u>
<u>Un savant italien</u> . . . . .	<u>50</u>
<u>La chambre de l'abbé</u> . . . . .	<u>54</u>
<u>Le trésor</u> . . . . .	<u>63</u>
<u>Le troisième accès</u> . . . . .	<u>66</u>
<u>Le cimetière du château d'If</u> . . . . .	<u>70</u>
<u>L'île de Tiboulén</u> . . . . .	<u>73</u>
<u>Les contrebandiers</u> . . . . .	<u>75</u>
<u>L'île de Monte-Cristo</u> . . . . .	<u>77</u>
<u>Éblouissement</u> . . . . .	<u>79</u>
<u>L'inconnu</u> . . . . .	<u>81</u>
<u>L'auberge du pont du Gard</u> . . . . .	<u>83</u>
<u>Le récit</u> . . . . .	<u>88</u>

<u>Italie. – Simbad le Marin</u> . . . . .	93
<u>Réveil</u> . . . . .	100
<u>Bandits romains</u> . . . . .	103
<u>Apparitions</u> . . . . .	105
<u>La Mazzolata</u> . . . . .	110
<u>Le carnaval de Rome</u> . . . . .	116
<u>Les catacombes de Saint-Sébastien</u> . . . . .	120
<u>Le rendez-vous</u> . . . . .	126
<u>Le déjeuner</u> . . . . .	128
<u>La présentation</u> . . . . .	137
<u>Le crédit illimité</u> . . . . .	140
<u>L'attelage gris pommelé</u> . . . . .	147
<u>Idéologie</u> . . . . .	153
<u>Pyrame et Thisbé</u> . . . . .	160
<u>Toxicologie</u> . . . . .	162
<u>La hausse et la baisse</u> . . . . .	164
<u>Le major Cavalcanti</u> . . . . .	165
<u>Andrea Cavalcanti</u> . . . . .	170
<u>M. Noirtier de Villefort</u> . . . . .	175
<u>Le testament</u> . . . . .	178
<u>Le dîner</u> . . . . .	181
<u>Le cabinet du procureur du roi</u> . . . . .	187
<u>Le caveau de la famille Villefort</u> . . . . .	191
<u>Le procès-verbal</u> . . . . .	197
<u>On nous écrit de Janina</u> . . . . .	206
<u>La limonade</u> . . . . .	214
<u>L'accusation</u> . . . . .	220
<u>L'effraction</u> . . . . .	221

<a href="#"><u>La main de Dieu</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>229</u></a>
<a href="#"><u>Beauchamp</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>230</u></a>
<a href="#"><u>Le voyage</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>233</u></a>
<a href="#"><u>Le jugement</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>237</u></a>
<a href="#"><u>La provocation</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>243</u></a>
<a href="#"><u>L'insulte</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>246</u></a>
<a href="#"><u>La nuit</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>252</u></a>
<a href="#"><u>La rencontre</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>256</u></a>
<a href="#"><u>Le suicide</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>260</u></a>
<a href="#"><u>Valentine</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>265</u></a>
<a href="#"><u>L'aveu</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>269</u></a>
<a href="#"><u>Le contrat</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>273</u></a>
<a href="#"><u>La loi</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>279</u></a>
<a href="#"><u>L'apparition</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>282</u></a>
<a href="#"><u>Locuste</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>285</u></a>
<a href="#"><u>Valentine</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>289</u></a>
<a href="#"><u>Maximilien</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>293</u></a>
<a href="#"><u>La signature Danglars</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>296</u></a>
<a href="#"><u>Le cimetière du Père-Lachaise</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>299</u></a>
<a href="#"><u>Le juge</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>303</u></a>
<a href="#"><u>Les assises</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>305</u></a>
<a href="#"><u>L'expiation</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>310</u></a>
<a href="#"><u>Le départ</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>314</u></a>
<a href="#"><u>Peppino</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>317</u></a>
<a href="#"><u>La carte de Luigi Vampa</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>322</u></a>
<a href="#"><u>Le pardon</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>325</u></a>
<a href="#"><u>Le cinq octobre</u></a> . . . . .	<a href="#"><u>330</u></a>

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection CLASSIQUES

*Le collier de la reine*

*Le comte de Monte-Cristo*

*Les trois mousquetaires*

*Le chevalier de Maison-Rouge*

© 2000, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition  
© 2023, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : septembre 2000

ISBN 978-2-211-33538-6